
CEYLAN.

PERCIVAL.—BOYD.—DAVY.

EN 1796 les Anglais qui depuis long-temps convoitaient la possession de Ceylan, s'emparèrent de cette belle île, c'est-à-dire de la portion qui appartenait aux Hollandais. Ceux-ci, après différentes guerres avec le roi de Candy, étaient parvenus à se rendre maîtres de toutes les côtes, jusqu'à une certaine distance dans l'intérieur; en quelques endroits la largeur de leur territoire était seulement de trois lieues, dans d'autres elle allait jusqu'à vingt lieues.

Dans le traité auquel ils avaient forcé le roi de Candy de souscrire, en 1766, ils l'avaient en quelque sorte réduit à n'être qu'un prisonnier dans la portion de ses états qu'ils lui avaient laissée. Il ne pouvait avoir des relations avec aucune puissance; il était obligé de leur livrer tous les étrangers ou les sujets des autres princes qui mettraient le pied dans ses états; toute la cannelle qui croissait sur les côtes fut considérée comme

appartenant exclusivement aux Hollandais; il fut permis aux indigènes, comme par privilège spécial, de la recueillir paisiblement et de la porter aux comptoirs Hollandais; celle qui croissait dans les forêts fut regardée, jusqu'à un certain point, comme appartenant aux indigènes; cependant ils furent tenus de la détacher de l'arbre, et de la vendre à leurs alliés au prix d'un rixdaller (2 fr. 50) la livre. Le roi de Candy fut aussi réduit à stipuler que ses sujets livreraient au plus vil prix aux Hollandais le poivre, le cardamome, le café et le coton qui croissaient dans l'intérieur, une certaine quantité de dents d'éléphant, de bois d'arac et de feuilles de betel; le partage des pierres précieuses que l'on trouverait dans le pays, formait aussi une partie du tribut imposé aux indigènes. Ceux-ci durent aussi fournir en deux saisons cinquante éléphants aux Hollandais qui transportaient ces animaux sur le continent et les vendaient fort cher aux princes de l'Inde. La pêche des perles sur les côtes de l'ouest et du nord-ouest de l'île fut aussi au nombre des acquisitions des Hollandais.

En compensation de tant d'avantages précieux, les Hollandais reconnurent le roi de Candy empereur de Ceylan, et lui donnèrent une longue suite de titres brillans qui, d'après le contraste qu'ils formaient avec sa position, pouvaient passer pour

autant d'insultes. Ils ajoutèrent une nouvelle importance à de si magnifiques dénominations en se reconnaissant les sujets fidèles de ce prince, en se soumettant à lui payer tribut, et à lui envoyer, tous les ans, des ambassadeurs. La condition la plus avantageuse qu'ils lui accordèrent, celle qui l'avait fait consentir à signer ce traité, fut l'engagement qu'ils prirent de fournir sans frais à ses sujets le sel nécessaire à leur consommation. Le tribut qu'on devait acquitter consistait en une certaine portion du produit, en nature, ou sa valeur, des territoires situés le long de la côte qu'il avait cédés; cet article fut bientôt violé, et à peine une seule clause du traité fut exécutée fidèlement.

Des conditions si dures et si humiliantes irritèrent les Candiens au plus haut degré, puisqu'ils ne travaillaient que pour aider les Hollandais à tirer le meilleur parti possible de leurs acquisitions. Ainsi la paix ne pouvait être de longue durée. Les Candiens saisirent toutes les occasions de violer le traité, et les Hollandais reconnurent bientôt qu'ils s'étaient trompés sur le choix des mesures propres à satisfaire leur avidité. Les Candiens essayèrent fréquemment de se procurer de meilleures conditions par la voix des armes; les Hollandais les repoussèrent constamment; les pertes n'étaient considérables ni d'un côté ni d'un autre. Après un intervalle d'une vingtaine d'années, les der-

niers pénétrèrent de nouveau dans les états du roi de Candy; les insulaires les attaquèrent avec autant de courage que d'ardeur, un gros détachement de Hollandais faillit à être taillé en pièces.

A la fin les deux partis, lassés de ces efforts inutiles, cessèrent les hostilités, comme par l'effet d'un consentement mutuel, et rompirent entre eux toute communication. Les Hollandais étaient surtout jaloux d'empêcher qu'il ne s'établît aucune liaison entre les indigènes et les nations étrangères; et le roi de Candy, de son côté, avait résolu de n'avoir plus aucun rapport avec un peuple toujours disposé à le dépouiller pour satisfaire son avidité. Quelques objets de peu de valeur, tels que des cocos, de l'arec et du betel, étaient parfois apportés en fraude par les naturels aux Hollandais; cette contravention aux ordres du prince était sévèrement punie lorsqu'on la découvrait.

Telle était la position des choses vers 1795, lorsque l'Angleterre déclara la guerre aux Hollandais qui venaient de conclure un traité de paix avec la France. Dès 1782 l'Angleterre avait essayé de s'emparer de Ceylan; ses armées réussirent à prendre Trinquemale, le principal port de l'île; Suffren, commandant les forces navales de la France, dans les mers de l'Inde, délogea bientôt les Anglais de Trinquemale, qu'il rendit aux Hollandais.

Ce port de Trinquemale était nécessaire aux Anglais. Toute la côte de Coromandel, sur sa vaste étendue, ne présente que des rades découvertes : les vaisseaux sont obligés de se tenir en pleine mer à l'approche des moussons; on ne peut approcher de certaines parties de la côte que pendant quelques mois de l'année. Trinquemale offre un abri sûr dans toutes les saisons. Il était donc évident qu'à la première rupture avec les Hollandais, la Grande-Bretagne s'efforcerait de s'en rendre maîtresse. Aussi, les Hollandais ayant épousé les intérêts de la république française, cette alliance fut le signal de l'attaque de leurs possessions dans l'Inde.

Des troupes, embarquées à Madras avec de l'artillerie, mirent le siège devant Trinquemale le 4 août. Après trois semaines d'une défense opiniâtre, le gouverneur fut obligé de capituler. Les Anglais s'emparèrent successivement de tous les postes fortifiés de l'île. Au mois de février 1796, ils débarquèrent à Nigombo sur la côte du sud-ouest; le 15, Colombo, ville principale des établissemens hollandais, ouvrit ses portes. Dès ce moment, les Anglais furent maîtres de ce que les Hollandais possédaient à Ceylan; le traité de paix d'Amiens leur en assura la possession.

Robert Percival, officier anglais, faisait partie de l'expédition qui enleva Ceylan aux Hollandais.

Il mit à profit un séjour de trois ans dans cette île pour recueillir des renseignemens sur tout ce qui méritait de fixer l'attention, et pénétra dans l'intérieur : à son retour dans sa patrie, il publia le recueil de ses observations.

L'île de Ceylan est située entre 5° 40' et 10° 30' de latitude nord, et entre 77 et 80° de longitude est. Elle est au sud-est de la presqu'île de l'Inde, dont la baie de Manaar, détroit resserré, rempli de bancs et d'écueils, et impraticable pour les gros vaisseaux, la sépare : elle est éloignée d'une soixantaine de lieues du cap Comorin, pointe la plus méridionale de la péninsule occidentale de l'Inde.

On estime la circonférence de Ceylan à 300 lieues; de l'extrémité du nord à celle du sud, on compte 100 lieues. La largeur est très-inégale; dans quelques parties, elle n'est que de 14 à 17 lieues, et en d'autres, de 20, de 25 et de 35; dans le sud, elle est plus considérable que dans le nord : l'île entière a la forme d'une poire.

Lorsqu'en naviguant on s'approche de Ceylan, cette île offre une verdure plus fraîche, et annonce plus de fertilité que la plupart des côtes de la péninsule. Toute la bande de terre unie qui fait le tour de Ceylan, aboutit à des topes ou bocages de cocotiers, et elle forme une plaine couverte de champs de riz. Le fond du tableau est ordinaire-

ment rempli par des bois qui tapissent les flancs des montagnes, et déploient, presque dans toutes les saisons, un vert feuillage. Cet aspect enchanteur repose l'œil fatigué de celui des rivages du continent bordé sur tous les points d'un sable aride et blanc.

La côte de l'est est haute et hérissée de rochers; la côte du nord et du nord-ouest est unie et dentelée de bras de mers nombreux et profonds. Le plus considérable s'étend presque d'un côté de l'île à l'autre, et forme la presqu'île de Jafuapatam. Plusieurs de ces bras de mer forment de petits ports, mais il y a tant de sable et de bas-fonds sur la côte, qu'il est impossible aux gros vaisseaux de s'en approcher.

L'intérieur de l'île est rempli de montagnes hautes et escarpées, revêtues de forêts épaisses, dont les intervalles sont occupés par des djungles impénétrables. Ces djungles sont des broussailles touffues d'arbrisseaux épineux. Les états du roi de Candy sont entourés de barrières semblables. La chaîne des montagnes les plus élevées divise Ceylan à peu près en deux parties qu'elle sépare si complètement que le climat et les saisons n'y sont plus les mêmes. Elles arrêtent presque entièrement l'effet des moussons, qui se font sentir périodiquement de chaque côté de l'île, de sorte que, non-seulement la côte opposée, mais aussi

tout l'intérieur, souffre peu des tempêtes qu'elles causent.

Ces moussons qui correspondent, pour ainsi dire, entièrement à celles des côtes de Coromandel et de Malabar, commencent plutôt sur la côte occidentale de Ceylan que sur l'orientale. Sur la première, les pluies périodiques, de même que sur la côte de Malabar, tombent en mai, juin et juillet. Cette mousson, ordinairement très-violente, est accompagnée de tempêtes épouvantables; le tonnerre, les éclairs, les torrens de pluie, ne discontinuent pas; le vent souffle avec impétuosité du sud-ouest. La partie septentrionale de l'île en ressent peu les effets; alors le temps y est généralement sec. Dans les mois d'octobre et de novembre, quand la mousson contraire se fait sentir sur la côte de Coromandel, cette même partie de l'île l'éprouve, et l'on s'en doute à peine dans le sud de l'île.

Ces moussons passent légèrement sur l'intérieur du pays; rarement elles y ont des suites fâcheuses: il n'en est pas de même des orages affreux qui font de si terribles ravages dans les pays situés entre les tropiques. En mars et en avril les pluies périodiques tombent par torrens dans l'intérieur; le fracas du tonnerre, la vivacité des éclairs, frappent les Européens de stupeur.

Ceylan par sa proximité de l'équateur a peu de

différence dans la durée des jours et des nuits ; elle n'exède jamais quinze minutes. Les saisons y sont plutôt réglées par les moussons que par le cours du soleil. Le temps le moins chaud est celui du solstice d'été, pendant la durée de la mousson de l'ouest. Le printemps commence en octobre ; la saison la plus chaude dure depuis janvier jusqu'au commencement d'avril. La chaleur, pendant le jour, est à peu près la même pendant toute l'année ; cependant la saison des pluies rend les nuits plus froides à cause de l'humidité de la terre et de la continuité des vents pendant la mousson. Le climat de Ceylan est au total beaucoup plus tempéré que celui de la presqu'île de l'Inde, quoiqu'elle soit sous une latitude plus méridionale. Cette île doit cet avantage aux brises de mer qui la rafraîchissent continuellement ; d'ailleurs, elle n'est pas exposée à ces vents de terre suffoquans qui sont si insupportables sur le continent.

Toutefois cette température ne s'étend pas plus loin que la côte où les brises de mer peuvent parcourir un espace suffisant. Dans l'intérieur de l'île, l'épaisseur des bois et la hauteur des montagnes rendent la chaleur de plusieurs degrés plus forte ; en plusieurs parties elle est étouffante, et le climat très-malsain. Cet inconvénient pourrait disparaître en grande partie, si l'on

abattait des forêts, et si l'on dégageait les djungles, l'expérience l'a prouvé.

Les ports principaux pour les grands vaisseaux, sont ceux de Trinquemale et de Pointe de Galle ; dans certaines saisons, les navires peuvent aussi mouiller souvent dans la rade de Colombo. Le reste de la circonférence de l'île offre également plusieurs petits ports pour les bâtimens qui ne sont pas de grande dimension ; des rivières ont leur embouchure dans chacun de ces ports ; comme elles sont la plupart larges et profondes, elles sont d'une grande utilité pour la navigation de l'intérieur vers les côtes, et facilitent le transport des marchandises ; quoique leur cours soit fort paisible lorsqu'elles arrivent à la mer, rarement on peut les remonter à une grande distance ; à leur passage entre les montagnes, elles sont hérissées de rochers, et si impétueuses quelquefois qu'elles renverseraient le canot le plus léger.

Le Malivaganga et le Mallivaddy, le premier prend sa source dans les montagnes qui s'élèvent au sud-ouest de Candy qu'il entoure presque de toutes parts ; après un cours tortueux, il se jette dans la baie de Trinquemale ; il est si profond qu'on ne peut le passer à gué qu'à peu de distance de sa source ; les rochers qui remplissent son lit empêchent qu'il ne soit navigable. Le



Mallivaddy sort du pied du pic d'Adam, très-haute montagne à vingt lieues au nord-ouest de Colombo; il se partage en plusieurs bras dont le plus considérable, nommé le Moutoul, termine son cours à peu près à une lieue de Colombo, après avoir entouré presque entièrement une grande plaine dont il forme une très-belle péninsule.

Outre les nombreuses rivières de Ceylan, on y trouve beaucoup de lacs qui communiquent les uns aux autres, notamment dans les environs de Colombo et de Nigumbo, par des canaux dont plusieurs sont très-longs, et par conséquent très-utiles pour le transport des marchandises.

Autrefois Ceylan était divisé en plusieurs petits royaumes indépendans et séparés les uns des autres par des montagnes et des rivières; dans la suite des temps, le roi de Candy établit sa domination sur toute l'île qu'il divisa en quatre grandes provinces: Candy, Coïtou, Matoura, Dambadar et Sittivacca; ce dernier renfermait les riches cantons de la côte de l'ouest où croît la cannelle. Ces provinces furent subdivisées en cortès.

A l'époque à laquelle Percival visita Ceylan, les grandes divisions de l'île se réduisaient à deux, l'une comprenant tout ce qui avait passé aux Européens, l'autre ce qui restait aux indigènes.

Le sol est en général sablonneux et mêlé d'un peu d'argile; dans le sud-ouest, particulièrement aux environs de Colombo, il y a beaucoup de terres d'une nature marécageuse, qui sont très-fécondes; on les consacre spécialement à la plantation des cannelliers; le reste est cultivé en riz.

Presque tous les fruits qui sont particuliers à l'Hindoustan et aux régions équinoxiales, croissent à Ceylan, et y sont excellens, ils y viennent presque sans culture. On y trouve aussi le betel et l'arec, qui sont d'un usage si général parmi les habitans de l'Inde; le poivre noir, le cardamome, le café, le cocotier et plusieurs palmiers sont aussi des végétaux communs à Ceylan. Le palmier le plus beau est le talipot qui s'élève à une grande hauteur, et fournit un bois excellent pour la charpente. La fleur de cet arbre s'ouvre avec grand bruit, elle est jaune, d'une odeur désagréable et malsaine; c'est pourquoi les habitans ne placent pas leurs cabanes auprès de cet arbre; il est surtout précieux par son feuillage qui forme un faisceau d'une figure gracieuse; les feuilles sont parfaitement circulaires, se terminent par de beaux rayons et se ploient comme un éventail, auquel elles ressemblent; aucun arbre n'en a de si épaisses et de si grandes; leur largeur est de près de quatre pieds, leur longueur

est proportionnée à cette dimension ; il n'en faut qu'une pour mettre dix personnes à couvert ; on en fait des parasols et des parapluies ; leur tissu est si impénétrable , qu'il procure aux habitans un abri plus sûr que leurs cabanes. Pendant les pluies violentes , on les voit souvent accroupis sous une feuille de talipot appuyée sur quelques perches.

Le pipal ou figuier des Banians , le cotonnier , le tek , le nandho , le calamandar , et beaucoup d'autres arbres ornent les campagnes ou peuplent les forêts de Ceylan. Une plante remarquable est le bandoura ou nepenthès ; ses feuilles sont étroites et leur nervure moyenne s'allonge en forme de vrille qui porte une urne membraneuse oblongue , creuse , fermée à son orifice par une valve en forme d'opercule. Cette urne est certainement un phénomène rare parmi les végétaux ; les fonctions auxquelles elle est destinée , sont bien plus remarquables. Elle est ordinairement remplie d'une eau douce et limpide , et alors l'opercule est fermé , il s'ouvre pendant la chaleur du jour , et l'eau diminue de plus de moitié ; mais cette perte se répare pendant la nuit , de sorte que chaque matin l'urne est pleine et l'opercule est fermé. Certes , il est agréable pour les voyageurs , dans des climats ardents comme ceux où croît le bandoura , de trouver ainsi sous leurs pas , une eau

rafraîchissante et abondante ; chaque urne est de la capacité d'un verre de grandeur ordinaire.

Les indigènes ont des plantations de cannes à sucre , ils en font du rum et aiment beaucoup à la mâcher. Le riz fait la base de leur nourriture , on le cultive principalement dans les plaines du sud-ouest de l'île. L'intérieur est tellement coupé de bois et de terrains escarpés qu'on n'a pas la facilité d'inonder les champs , condition sans laquelle le riz ne pourrait prospérer. On le sème en juillet et en août ; on le moissonne en février ; lorsqu'on a su profiter de la mousson , on a souvent deux récoltes par an. On arrache la plante par touffes et on la fait sécher. Ensuite elle est foulée aux pieds par des bœufs pour en détacher le grain qui plus tard est battu pour le dégager de la pellicule qui le recouvre.

Lorsque les rizières se trouvent sur le penchant d'une colline , on les partage en terrasses étroites que soutiennent des murs en terre qui ont trois pieds de haut et sont très-bien faits. Ils servent de sentiers aux cultivateurs qui autrement seraient obligés d'entrer jusqu'aux genoux dans la vase. Les parties les plus élevées sont inondées les premières , l'eau s'écoule ensuite successivement sur les autres.

L'inondation des rizières attire fréquemment des crocodiles qui se glissent sans être aperçus

dans ces champs couverts d'eau, et se cachent derrière les levées. C'est pourquoi les indigènes prennent beaucoup de précautions avant de mettre le pied dans la vase ou dans l'eau.

Indépendamment de cette sorte de riz qui est la meilleure, il y en a d'autres d'une qualité inférieure que l'on sème fréquemment parce qu'elles n'ont besoin que de peu d'eau. Celle que l'on désigne par le nom de paddy est médiocre.

Le corocan est une petite graine semblable à la moutarde; on la broye dans un mortier, et on en fait des gâteaux. Le tanna est un grain qui fructifie beaucoup et qui n'exige, pour ainsi dire, aucune culture; quand il est mûr, on le fait sécher au feu, puis on le bat dans un mortier pour le séparer de son enveloppe; quand on le fait bouillir il renfle plus que le riz; quoique sec et insipide, il passe pour très-sain.

Les graines de tous les végétaux européens dégèrent promptement dans ce climat; au bout d'un petit nombre d'années, ils ne donnent plus que des récoltes chétives; il faut les renouveler fréquemment.

L'agriculture des Ceylanais est encore très-grossière. Leur charrue consiste en un moreeau de bois recourbé et revêtu de fer; il déchire plutôt qu'il n'ouvre la terre. Après le premier labour, le champ est inondé, puis on le laboure de nouveau et on

le foule très-soigneusement. Quand la saison de ce travail arrive, il devient une affaire générale, chaque habitant se met à l'ouvrage avec sa charrue et ses bœufs, et ne le quitte que lorsque les champs appartenant à la communauté sont finis. La même marche a lieu à l'époque de la récolte.

L'indolence extrême des Ceylanais les porte à employer toute sorte d'expédients pour échapper au travail. La petite quantité de nourriture qui leur est nécessaire pour le soutien de leur existence les met en état de passer la plus grande partie de l'année à ne rien faire.

La plus importante des productions végétales de Ceylan est le cannellier. Les principaux bois, ou, suivant l'expression du pays, les principaux jardins de cannelliers sont à un demi-mille de distance du fort de Colombo qui les protège. Le grand jardin qui aboutit à la ville occupe un espace d'à peu près cinq lieues de long et s'étend du nord-est au sud du territoire. C'est là que la nature a réuni ce que l'île a de plus riche et de plus beau. Rien de plus délicieux que le paysage qui entoure Colombo. Le peu d'élévation des cannelliers qui couvrent la plaine, permet à la vue d'atteindre les bosquets toujours verts que bordent et dominant de longues files de cocotiers et d'autres grands arbres. De petits lacs entourés de rizières et de beaux pâturages diversifient la scène. D'un